

De l'occidentalisation à la mondialisation

--- une brève histoire de la modernité chinoise¹

CHEN LICHUAN

Que signifie la modernité pour les Chinois d'aujourd'hui ? L'une des réponses possibles, comme reflet de l'opinion générale, serait de dire que c'est un concept confus qui, souvent identifié à l'emploi des termes de "moderne" ou de "modernisation" dans la langue courante, recouvre tout ce qui est considéré à tort ou à raison comme avancé sur le plan scientifique, technologique, culturel, voire politique. Pour les intellectuels avertis, cette notion d'origine européenne relève avant tout d'une perception du temps comme évolutif et irréversible qui, issue de la Renaissance, s'est cristallisée au siècle des Lumières en philosophie du progrès fondant un projet d'émancipation sociale planétaire sur "un modèle de société, implicitement posé comme seul possible rationnellement, et donc comme supérieur". Dans un cercle restreint de chercheurs, le concept de modernité est ainsi associé au mode de civilisation donnant naissance aux diverses théories de la modernisation plus ou moins défendables, comme par exemple, le postulat, très en vogue aux Etats-Unis durant les années 1960, selon lequel un processus d'homogénéisation mondial, via l'industrialisation, l'urbanisation, la rationalisation et surtout le dynamisme du marché, parviendrait à gommer les différences culturelles, politiques, institutionnelles, structurelles et sociales des nations, perspective dans laquelle le monde non occidental ne tarderait pas, bon gré mal gré, à rejoindre l'Occident moderne.

Ce qui nous préoccupe ici, ce n'est ni le débat philosophique pour savoir si la notion du temps a un sens ou non, ni les racines de la modernité européenne, ni non plus le bien-fondé des théories de la modernisation fort contesté depuis les années 1980 par les penseurs de la postmodernité,² mais l'acceptation et le rejet de la notion de modernité en Chine même. Plus précisément, nous nous demandons pourquoi l'idée de modernité est perçue par les uns

¹ Ce texte est publié dans la revue *Altermondes*, N°16 décembre 2008-février 2009, dossier « L'impossible dialogue des cultures ? ».

² Les pensées postmodernes sont aussi le fruit de la modernité qui se met elle-même en question, comme disait Iyaylo Ditchev : "La modernité au sens étroit est, entre autres, la critique chronique de la modernité elle-même, déchirée entre la vision de son triomphe et celle de son déclin." Voir Iyaylo Ditchev, *Donner sans perdre. L'échange dans l'imaginaire de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1997.

comme une vérité historique propre à éclairer le chemin de l'avenir de la Chine, par les autres comme une idéologie du progrès faisant de la culture chinoise traditionnelle une référence d'arriération et d'immobilisme. Comment expliquer le dilemme auquel la Chine est confrontée aujourd'hui, quant à ses orientations politiques et ses relations avec l'Occident, dans un contexte interculturel et mondialisé.

RAPPEL D'HISTOIRE

L'histoire de la modernité chinoise remonte au milieu du 19^{ème} siècle. Au lendemain de la défaite des deux guerres de l'opium (1840-1860), Zeng Guofan, Zuo Zongtang, Zhang Zhidong, Li Hongzhang, tous mandarins hauts dignitaires de la fin de règne mandchou, lancent un mouvement dit de *l'autorenforcement*, inspiré de la suprématie technique et militaire européenne. Il s'agit, la culture chinoise étant comme substantielle et la culture occidentale comme additionnelle, d'acquérir le savoir faire occidental dans les domaines de la politique militaro-industrielle, de la défense et de la diplomatie, en vue de la reconstitution de la puissance chinoise perdue face aux canonniers et aux armes de l'Occident moderne. Mais la Guerre de 1894-1895 contre le Japon précipite ce mouvement dans une défaite cuisante. A la logique de la constitution d'une armada de guerre se substitue une vision plus institutionnelle. C'est alors que Kang Youwei, chef de file du réformisme, et son disciple Liang Qichao, se proposent de mettre en œuvre ce qui va devenir la Réforme de 1898 visant, à l'instar de la Restauration Meiji au Japon, à transformer à terme la dynastie mandchoue en une monarchie constitutionnelle. Ce mouvement réformiste, tout comme celui de *l'autorenforcement*, est qualifié par Luo Rongqu³ de « modernisation défensive » face aux agressivités de l'Occident. Mais la Réforme de 1898 avorte à cause d'un coup d'Etat perpétré à l'instigation de l'impératrice douairière Cixi contre l'empereur Guangxu, alors partisan de la réforme. Dès lors, le mouvement de la modernisation prend une nouvelle tournure qu'il convient d'appeler la révolution radicale, sous la houlette de Sun Zhongshan, avec Huang Xing et Zhang Binglin, tous deux révolutionnaires marquants à l'époque. Tout au long de ce parcours d'interrogations et d'incertitudes sur le devenir de la nation chinoise, les réformistes et les révolutionnaires, opposés sur le plan tactique (réforme graduelle ou révolution radicale), se retrouvent néanmoins sur deux points essentiels : adopter le concept occidental du progressisme/évolutionnisme et admettre l'arriération et l'immobilisme de la société chinoise.

³ Luo Rongqu (1927-1996), historien chinois, ancien professeur à l'Université de Pékin, spécialiste de l'histoire de modernisation chinoise.

Autrement dit, par un effet miroir que produit le concept de modernité et sous le choc des civilisations, la Chine finit par accepter l'image que lui donne d'elle-même l'Occident expansionniste, celle de *l'Empire immobile*.⁴ Le sinocentrisme cède alors la place à l'eurocentrisme. Souvenons-nous d'un certain Arminius Vambéry qui n'hésite pas à exalter, de bonne foi, la vocation culturelle de la civilisation occidentale sur la terre barbare de l'Orient, en la comparant à celle de la civilisation romaine.⁵ Tu Weiming, professeur en philosophie à Harvard, souligne que "les difficultés des intellectuels chinois modernes résident dans leur attachement inconditionnel à une vision particulière des Lumières de l'Occident moderne. Ils croient que l'humanisme laïc dont l'exemple a été donné par la Révolution française et le positivisme, l'utilitarisme, le scientisme, le matérialisme et le progressisme qui vont de pair avec lui sont pour la Chine la seule chance de survivre et de prospérer."⁶

La deuxième période de modernisation s'ouvre avec la révolution de 1911, qui met fin au régime impérial chinois, deux fois millénaire. Mais le changement de régime politique ne produit pas forcément le changement de culture politique, encore moins celui de mentalité. Ainsi la révolution républicaine ne fait-elle que chasser le dernier empereur sans déraciner le principe de l'absolutisme, ancré dans la tradition culturelle chinoise. Sun Zhongshan, père fondateur de la République de Chine, élu à la présidence le 29 décembre 1911, sous menace des armées impériales, cède sa place au général Yuan Shikai, que beaucoup de Chinois, y compris dans le camp révolutionnaire, considèrent comme l'homme providentiel. A celui-ci, Huang Xing et d'autres leaders républicains font tellement confiance qu'ils décident même de dissoudre l'armée révolutionnaire du Sud. En février 1913, le Parti nationaliste (GMD) gagne les premières élections législatives du pays. En mars, Yuan Shikai fait assassiner Song Jiaoren, chef du Parti nationaliste par intérim, qui s'apprête à former un gouvernement selon le modèle des démocraties occidentales. A peine Yuan Shikai se fait-il élire président de la République qu'il dissout le Parti nationaliste et le parlement. La constitution provisoire est remplacée par un nouveau texte qui donne au président des pouvoirs illimités, la présidence à vie et le droit de désigner son successeur. La République de Chine, une première dans l'histoire de l'Asie, n'est plus qu'un fantôme d'elle-même, son président, qu'un dictateur militaire jouissant des

4 Voir Alain Peyrefitte, *L'Empire immobile ou le choc des mondes*. Paris, Fayard, 1989.

5 Voir Arminius Vambéry, *Western Culture in Eastern Lands: a comparison of the methods adopted by England and Russia in the Middle East*, London, Murray, 1906.

6 Tu Weiming, "L'éthique confucéenne et l'esprit de la modernité en Asie de l'Est", *Diversité culturelle et valeurs transversales : Un dialogue Est-Ouest sur la dynamique entre le spirituel et le temporel*, © UNESCO 2006 (CLT-2006/WS/17).

pleins pouvoirs et pressé de rétablir les rites impériaux et les titres de noblesse, et de se faire proclamer empereur, ce qu'il fait le 2 décembre 1915. Quatre ans après la proclamation de la république, la Chine est de nouveau une monarchie. La culture politique ancestrale est de retour, comme se rallume une cendre mal éteinte. Si cette restauration de « l'ancien régime » ne dure que quatre vingt trois jours, le spectre de la vieille culture politique continue à planer sur la Chine et ne manquera pas de trouver d'autres réincarnations en d'autres temps. Ainsi échouent une fois de plus les efforts de modernisation institutionnelle. Hu Shi⁷ se lamente sur la ruine de la jeune république : "Un pays de liberté et d'égalité ne peut être bâti par une bande d'esclaves !"

Mais cette période de grands troubles et d'agitations politiques est aussi celle de grands débats dans lesquels s'affrontent, sur le plan culturel, les traditionalistes et les modernistes autour de la question de l'occidentalisation. En 1915, Chen Duxiu, homme politique de tempérament impétueux, fonde à Shanghai un magazine d'orientation politique et littéraire, intitulé *La Jeunesse*. Empreint de foi dans la philosophie du progrès, il en ouvre les pages à l'intelligentsia moderniste (Luxun, Hu Shi) et marxiste (Li Dazhao, Mao Zedong). Bientôt toute la Chine est secouée par un événement de grande ampleur, le Mouvement du 4 mai 1919. Parti d'un sursaut patriotique contre le traité de Versailles qui prévoit le transfert au Japon des avantages et des concessions que l'Allemagne détenait en Chine, le Mouvement du 4 mai déclenche une véritable révolution politico-culturelle. En tant que mouvement patriotique, il s'indigne contre la violation de la souveraineté de la Chine par les pays occidentaux, mais en tant que mouvement culturel, il exalte la science et la démocratie, perçues comme deux idées phares de la culture occidentale. Plus que la proclamation de la République de Chine, ce mouvement iconoclaste opposé à la tradition confucéenne, délivre à la modernité chinoise son véritable acte de naissance. Il s'ensuit un double prolongement : la création du Parti Communiste Chinois et la naissance d'un courant de pensée libérale. Il se trouve que Chen Duxiu, membre fondateur du PCC et Hu Shi, chef de file du libéralisme chinois, deux figures marquantes du Mouvement du 4 mai, sont tous deux de grands avocats de "l'occidentalisation totale". Hu Shi s'en explique avec une nuance d'incertitude : "Pourvu que la Chine s'efforce d'adhérer pleinement à la nouvelle civilisation de ce nouveau monde,

7 Hu Shi (1891-1962), homme de lettres, disciple et traducteur de John Dewey, figure emblématique de la nouvelle littérature vernaculaire (baihua). Il fut ambassadeur de la République de Chine aux Etats-Unis (1938-1941), président de l'université de Pékin (1946-1948), et en 1958, président de l'Académie Sinica à Taiwan.

l'inertie de la culture ancienne fera par compromis en sorte qu'une culture nouvelle sera naturellement de substance chinoise."⁸

Presque au même moment, Liang Shuming, penseur et philosophe néo-confucianiste, publie un livre issu de notes de conférence, *Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies*. Contrairement à une attitude courante des polémistes condamnant une culture au nom d'une autre, Liang Shuming mène sa réflexion sur une base du pluralisme culturel. En analysant les trois sortes d'attitudes face à la vie, qui, à ses yeux, caractérisent les cultures occidentale, chinoise et indienne, il distingue trois voies correspondant chacune à une "orientation vitale" fondamentalement différente des deux autres. La culture occidentale exprime avant tout la volonté d'aller de l'avant, d'où la conquête et la maîtrise de la nature, la recherche scientifique visant à transformer l'état des choses et la démocratie qui vient d'une lutte contre le pouvoir absolu ; la culture chinoise est animée par l'esprit d'ajustement, de limitation ou de modération des désirs, ainsi que la satisfaction ou le contentement de ce qu'offre l'existence ; la culture indienne manifeste le renoncement aux désirs par une mise en cause de l'existence ou par une sortie du monde. Léon Vandermeersch reprend les qualifications pour la première de culture prométhéenne, pour la seconde de culture conciliante, et pour la troisième de culture nihiliste.⁹ En fait, la vision de Liang Shuming est elle aussi imprégnée de l'idée du progrès, mais d'un progrès dont les étapes suivent un ordre inverse de l'ordre habituel qui fait de la culture occidentale la culture la plus avancée. Celle-ci, pour lui, ne constitue que la première phase de l'évolution de l'humanité, tandis que la culture chinoise et la culture indienne en représentent respectivement la deuxième et la troisième phases et sont donc, dans leur état présent, quelque peu prématurées, en discordance avec leur temps, fourvoyées pour s'être trompées d'étape. S'il est vrai qu'à l'époque où nous sommes il nous faut bien nous engager dans la première voie (occidentale), cette démarche doit se composer dans son principe avec la deuxième attitude (chinoise) face à la vie, pour ne pas risquer de se retrouver bloquée. L'évolution de toute culture, selon Liang Shuming, est de passer de l'époque de l'homme face au monde matériel à l'époque de l'homme face à autrui, et de celle-ci à l'époque de l'homme face à lui-même. C'est pourquoi Liang Shuming appelle de ses vœux la refondation moderne du confucianisme, "en faveur d'un progressisme

⁸ *Cong "xihua" dao xiandaihua* (De "l'occidentalisation" à la modernisation), sous la direction de Luo Rongqu, Beijingdaxue chubanshe, Beijing, 1990, p.17.

⁹ Voir la préface de Léon Vandermeersch, in *Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies* de Liang Shuming, PUF, collection de l'Institut Marcel Granet, 2000, p.XV.

réenraciné dans les valeurs de la tradition chinoise",¹⁰ persuadé que "le confucianisme peut être porteur des valeurs de la culture d'avenir de l'humanité. Une culture où, au-delà de la stricte connaissance scientifique et du pur individualisme, s'éveilleront chez l'homme la conscience d'une communion ontologique avec l'univers et le sens de la primauté sociale de l'entraide."¹¹

Rappelons-nous donc que, dans les années 1930, il existe aussi en Chine un courant de pensée, proche de la mouvance social-démocrate, prêtant une attention égale à la liberté et à la justice sociale. Désormais plusieurs projets de société issus du Mouvement du 4 mai s'affrontent avec comme toile de fond la guerre fratricide entre nationalistes et communistes. Mais ce débat politico-intellectuel, sur le choix de la voie que doit prendre la Chine pour son développement, fait long feu. Le Japon, après avoir occupé la Mandchourie en 1931, procède à une invasion massive et sanglante de la Chine à partir de 1937. Les sentiments patriotiques qu'inspire l'urgence de sauver la nation en péril viennent occulter "l'étude des Lumières", et marquent un coup d'arrêt brutal aux efforts attelés à une modernisation déjà trébuchante.

La troisième période de la modernisation chinoise qu'il est convenu d'appeler celle de l'ère socialiste débute avec l'instauration de la République Populaire de Chine. Malgré de nombreuses tribulations dues aux pratiques du socialisme maoïste, certains tentent de justifier celui-ci en soulignant sa modernité. "Le socialisme de Mao Zedong, estime Wang Hui, se présente d'une part comme une idéologie de modernisation, d'autre part comme une critique de la modernisation capitaliste de l'Europe et des Etats-Unis... La pensée socialiste de Mao Zedong est en quelque sorte une théorie de modernité contre la modernisation à la façon capitaliste."¹² Cette interprétation tient au fait que le communisme et le capitalisme, comme deux concurrents sur la voie de la modernisation, sont tous deux issus de l'idéologie du progrès permettant d'entretenir la promesse d'un monde meilleur. En effet, la Chine semble s'engager, dès 1955, dans une course à la modernisation contre l'Occident. Le slogan que Mao lance au pays est de "dépasser l'Angleterre et rattraper les Etats-Unis" avec pour mot d'ordre d'"axer l'industrie sur la production d'acier", ce qui revient à reconnaître en quelque

¹⁰ Ibidem, p.XII.

¹¹ Ibidem, p.XVII.

¹² Wang Hui, Voir Wang Hui, "Dangdai zhongguo de sixiang zhuangkuang he xiandaixing wenti" (L'état de la pensée chinoise contemporaine et la question de la modernité), in *Zhishifenzi lichang - ziyoushuizhi zhizheng yu zhongguo sixiangjie de fenhua* (Les positions des intellectuels - Débat sur le libéralisme et la scission de l'intelligentsia chinoise), Changchun, Shidai wenyi chubanshe, 1999, p.90.

sorte que la civilisation occidentale est parvenue à un stade de développement avancé. Mais ce mouvement de masse baptisé "Grand bond en avant" plonge la Chine dans le gouffre d'une récession économique suivie d'une famine d'ampleur sans précédent causant au moins 30 millions de morts. Durant les années 1960-70, la Chine continue à tourner le dos au système économique du capitalisme, et ce malgré la croissance forte du Japon pendant la même période. La réforme de l'agriculture, qui commence en décembre 1978 dans une situation problématique à bien des égards, sonne comme un désaveu du socialisme maoïste sur le plan économique. Les structures des communes populaires sont progressivement démantelées, les paysans ont à nouveau le droit de disposer eux-mêmes de la terre qu'ils possèdent en exploitation et de vendre librement leurs produits. Cette ouverture à l'initiative privée libérant les énergies de la masse paysanne finit par créer une vaste gamme d'industries locales. Bientôt la politique de réforme et d'ouverture mise en œuvre par Deng Xiaoping met le cap sur l'économie de marché dans d'autres secteurs : création des zones économiques spéciales sur le littoral, réservées en partie à l'implantation de firmes étrangères ; libéralisation du secteur des services ; privatisation des entreprises d'Etat au bord de la faillite ; exploitation de la main d'œuvre à bas prix sans protection sociale, c'est ce multiple virage à droite qui accélère l'envol économique de la Chine avec des effets pervers tels que la corruption généralisée, les appropriations personnelles d'une partie du patrimoine public, l'expropriation des terres cultivables au profit des promoteurs immobiliers, le flot migratoire de la population rurale vers les métropoles, les inégalités géographiques et l'approfondissement de la fracture sociale ... toujours est-il que le PIB chinois est multiplié par dix entre 1978 et 2004.

IMMOBILISME OU ÉVOLUTION

De nos jours, on a le sentiment que la modernité occidentale touche à sa fin au moment même où l'idéologie du progrès qui la fonde s'étend au reste du monde et est en passe de prendre une dimension universelle à l'aune de la mondialisation économique et culturelle. C'est dans ce contexte pour le moins paradoxal que plusieurs voix s'élèvent en Chine pour dénoncer une idéologie du progrès qui autorise à porter des jugements de valeur sur les cultures du monde. "En matière de cultures, affirme Heqing,¹³ il n'est pas question de progrès ni de retard. Entre la culture chinoise et la culture occidentale il n'y a point d'écart,

¹³ Heqing (1958-), professeur en histoire de l'art à l'Université de Zhejiang.

seulement des différences."¹⁴ Ainsi préconise-t-il un nationalisme culturel visant à réhabiliter et re-légitimer la culture chinoise traditionnelle. "La Chine, suggère-t-il, doit préserver la culture chinoise comme substance et de n'apprendre de l'Occident que la science et la technologie avancées, voire s'inspirer des modes de gestion de la société."¹⁵ Cette vision des choses, qui n'est pas nouvelle, s'inscrit dans la logique des résistances identitaires que suscite la mondialisation non seulement du système économique de l'Occident, mais aussi de ses valeurs prétendues universelles. En pratique, cette objection pourrait conduire, dans un pays comme la Chine, à une stratégie de développement combinée qui se caractérise par un conservatisme culturel, un libéralisme économique et un autoritarisme étatique.

Zhou Ning¹⁶ décrit le dilemme chinois en ces termes : "Ce à quoi la Chine aspire, c'est à la modernisation, et non pas à l'occidentalisation ; or la modernisation est en soi une sorte d'occidentalisation. Par conséquent, le mouvement de modernisation chinois s'enfonce dès le départ dans une contradiction intrinsèque inextricable. Avec la modernisation, le choix que la culture chinoise doit opérer n'est pas entre l'évolution et la mort, mais entre mourir dans l'immobilisme ou dans l'évolution. La Chine modernisée peut progresser ou évoluer, mais ce ne sera plus la Chine, elle deviendra une autre culture, et les Chinois une autre race. " ¹⁷ Le fait qui échappe probablement à Zhou Ning est que, dans la modernisation, il y a certainement une part d'occidentalisation, mais que la modernisation dans son ensemble ne saurait s'identifier à l'occidentalisation en ce qu'elle implique aussi un processus de rationalisation ou d'adaptation de ce qui existe déjà dans la culture traditionnelle. Cette démarche est loin d'être négligeable. L'expérience du Japon montre qu'une modernisation réussie est un processus dans lequel la tradition et la modernité se nourrissent mutuellement. Celle de la Chine dans les trois premiers quarts du 20^{ème} siècle met en évidence un double échec de la modernisation à sens unique : soit que l'inertie de la tradition détruit la modernité (c'est le cas de la restauration du régime impérial quatre ans après la proclamation de la République de Chine en 1911), soit que la modernité détruit la culture traditionnelle (c'est le cas des pratiques socialistes du temps de Mao). Avec le néo-confucianisme, nous assistons en Chine à un processus de dialogue et d'interaction entre tradition et modernité. "Plus progresse la modernisation de la Chine, souligne Luo Rongqu, plus elle est amenée à reconsidérer la

¹⁴ Heqing, "Mengmei de qimengzhe" (Les lumières obscurantistes), <http://arts.tom.com/1004/200687-27738.html>.

¹⁵ Ibidem.

¹⁶ Zhou Ning (1961-), professeur en littérature chinoise à l'Université de Xiamen.

¹⁷ Zhou Ning, "Tingzhi huo jinbu : Zhongguo xiandaixing de tazhe kunjing" (L'immobilisme ou le progrès : l'image de l'autre et le dilemme de la modernité chinoise, www.chinese-thought.org/zwsx/006056.htm)

tradition qui s'est forgée au cours de l'histoire."¹⁸ Nous ne devons pas oublier le fait que le changement d'une culture n'est pas toujours le produit d'emprunts à une autre culture, mais parfois le résultat des oppositions et résistances internes, ou tout au moins des réticences à cette culture, de la rectification des erreurs commises ou de l'ajustement de trajectoires; c'est ce qu'on appelle, dans l'interculturel, l'acculturation antagoniste. Du temps de Mao la politique chinoise est axée sur la lutte des classes, aussi bien par refus de la démocratie occidentale que par passion révolutionnaire, ce qui provoque une succession de mouvements politiques lourds de graves conséquences humaines. Du temps de Deng Xiaoping et de Jiang Zemin, la politique chinoise a été recentrée, en réaction contre le maoïsme exacerbé, sur l'économisme et le consumérisme, ce qui semble provoquer une autre déviation. De 1979 à 2007, le taux de croissance annuel moyen de la Chine s'élève à 9,8% (le PIB chinois a totalisé 3 280 milliards de dollars en 2007, plaçant la Chine au 4^{ème} rang mondial), mais ce "grand boom en avant" s'est aussi accompagné de l'accroissement rapide des disparités entre les riches et les pauvres. L'indice de Gini a atteint 0,47 en Chine, et continue de grimper, ce qui dépasse nettement la limite considérée comme tolérable, fixée à 0,40. "Ainsi, ce qui avait d'abord servi de secours contre la peine devient par la suite ce qui cause la peine des hommes."¹⁹ Plus que jamais il est temps pour la Chine de s'inspirer de la pensée du juste milieu de Confucius, d'où la nouvelle politique prenant pour mot d'ordre : "la construction d'une société harmonieuse". Mais Faut-il préciser que ce projet de société qui peut paraître flou et indéfinissable doit impliquer nécessairement une plus grande adhésion à l'idéal de l'Etat de droit.

CREUSET DE LA MONDIALISATION

"Nous sommes condamnés à la modernisation." Ce mot d'Octavio Paz,²⁰ laconique et lancinant à la fois, exprime bien le sentiment des vieilles nations, comme la Chine, à la croisée des chemins de leur destin, à l'égard de leur engagement forcé dans une aventure périlleuse. Mais si la modernisation était au départ un choix involontaire que le monde occidental lui a imposé de force, la Chine l'a fait sien à travers de nombreuses vicissitudes. Et aujourd'hui cette aventure, sans être devenue moins périlleuse, s'est retournée en choix

¹⁸ Voir la préface de Luo Rongqu, in *Cong "xihua" dao xiandaihua* (De "l'occidentalisation" à la modernisation), Beijingdaxue chubanshe, Beijing, 1990, p.35.

¹⁹ Liang Shuming, *Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies*, PUF, coll. de l'Institut Marcel Granet, 2000. p.236.

²⁰ Octavio Paz (1914-1998), poète et écrivain mexicain, prix Nobel de littérature 1990.

volontaire arrêté par la Chine avec détermination, convaincue qu'elle est d'y retrouver le rayonnement de son passé glorieux pour illuminer le monde de demain. Mais dorénavant, la Chine devra d'abord s'éclairer elle-même par un aller-retour incessant entre tradition et modernité, en quête d'une "altermodernité", quitte à revivifier en elle certaines valeurs qui n'ont pas attendu la modernité, telles que l'altruisme, la solidarité, la sympathie, la compassion, l'empathie, la loyauté, l'harmonie avec la nature et l'esprit des responsabilités envers autrui, autant de valeurs qui font peut-être défaut à "l'homme moderne" en tant que simple sujet économique dans la poursuite de son intérêt égoïste. Bien sûr que la Chine n'a pas le monopole de ces valeurs dite prémodernes, néanmoins du fait que certaines dérives de la modernité relèvent du culte du moi et de l'individualisation par destruction des anciennes communautés d'appartenance, que le confucianisme est une pensée de relation à autrui par excellence, il devrait pouvoir contribuer à une reprise de conscience des responsabilités envers autrui dans la recherche de l'intérêt commun. Il s'agit pour la Chine de faire de sa civilisation, plusieurs fois millénaire, une source d'inspiration pour cette "altermodernité" qui doit s'inventer dans le creuset de la modernisation et de la mondialisation, et de relier enfin sa survie et son devenir au destin commun de l'humanité, dans le respect de la diversité culturelle de la planète et sur la base de la démocratie et de la paix.

Novembre 2008